

XIE DINGSHU

LA FEMME QUI PLANTAIT DES ARBRES



Écrite en 1953, la célèbre nouvelle de Jean Giono *L'Homme qui plantait des arbres* est devenue au fil du temps non seulement l'œuvre la plus connue de l'auteur ainsi qu'un classique de la littérature de jeunesse mais aussi une sorte de plaidoyer pour la reforestation. La figure centrale de cette fable, un berger qui consacre son existence solitaire à reboiser une région désertique, est née de l'imagination fertile de l'écrivain qui lui donna la force d'un symbole. Certains voulurent croire en ce mythe, recherchant en Provence les traces de l'énigmatique planteur... Pour ma part, j'ai trouvé son homologue en Chine, non pas un personnage de fiction mais un petit bout de femme qui, de l'autre côté du monde, voua les trente dernières années de sa vie à faire pousser de véritables forêts : madame Xie Dingshu 谢定淑, une des premières écologistes chinoises qui, au même titre que Qian Genshan¹, compte parmi les figures tutélaires de notre association.

Le pays vert

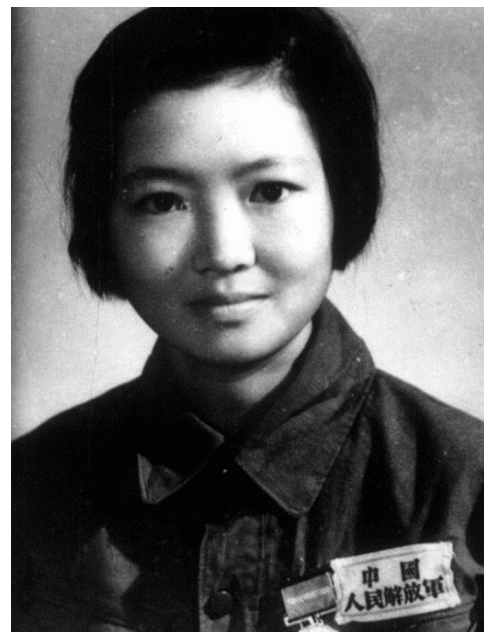
C'est en écoutant ma disciple Si Mo évoquer son enfance chinoise que j'ai découvert l'existence de Xie Dingshu. Celle-ci, qui était sa grand-mère maternelle, l'avait emmenée faire un grand périple en Chine, une expérience inoubliable pour une fillette d'à peine six ans... Xie Dingshu est née en 1928 à Luzhou 泸州, dans la vallée du Yangzi au sud-est de la province du Sichuan. Aujourd'hui, il s'agit d'une ville-préfecture et d'une zone administrative baignée de nombreux cours d'eau et bordée de montagnes aux doux reliefs présentant une importante couverture forestière. Madame Xie aimait raconter que dans sa jeunesse le paysage de son pays natal était féerique avec des rivières étincelantes, des bambouseraies verdoyantes et des champs de colza d'un jaune éclatant, autant de couleurs lumineuses qui se diluaient fréquemment dans la brume... Fille d'un propriétaire terrien, elle témoigna très tôt d'un don pour l'étude en recevant les leçons de sa première préceptrice qui n'était autre que l'une de ses tantes. Cette femme aux idées avancées contribua à ouvrir son jeune esprit et à lui faire prendre conscience des maux qui accablaient alors la Chine. À l'âge de 11 ans, elle se présenta à l'examen d'entrée du collège national de la région. Une fois arrivée dans les lieux, la gamine, particulièrement fluette pour son âge, se perdit dans le bâtiment. Intrigué par la présence de cette enfant, un enseignant s'adressa à elle en ces termes : « Petite, il y a un examen ici, tu devrais aller jouer dehors », ce à quoi elle répondit qu'elle était candidate et ne trouvait pas la salle du concours... Malgré une concurrence féroce, Xie Dingshu réussit les épreuves et put ainsi continuer à se former intellectuellement, forgeant son esprit critique. Arrivée à l'adolescence, elle

¹ Voir mon article *Le sourire du Dao*.

manifesta une personnalité fougueuse ce que son propre père, patriarche autoritaire, tolérait difficilement. Bien loin d'adopter le comportement soumis qui sied à une future épouse, elle finit par s'opposer à lui allant jusqu'à le critiquer publiquement pour la façon dont il traitait sa mère. La rupture fut bientôt consommée et Dingshu partit pour Chongqing afin d'y poursuivre ses études.

En route pour la révolution

Une fois son diplôme de l'Université de Nankai 南开 obtenu, Dingshu fut recommandée pour étudier à Tianjin. À cette époque, il n'était pas acceptable qu'une jeune fille étudie loin de sa famille. Malgré les oppositions, elle finit par recevoir le soutien du mari de sa tante, Zhou Fengqi 周凤岐, qui, à l'insu de la plupart des membres de son entourage, était devenu secrétaire du Parti communiste clandestin du comté de Luzhou. Finalement, l'esprit communautaire chinois permit de surmonter les dissensions familiales et une collecte fut organisée pendant que sa mère et sa deuxième tante se rendaient souvent à pied jusqu'à Luzhou pour vendre de l'huile et des tourteaux de graines de colza afin de rassembler l'argent nécessaire. Nous sommes alors en 1947 et, malgré la défaite de l'empire du Soleil levant, les conditions de vie continuaient à se dégrader en Chine du fait de la guerre civile qui faisait rage entre les camps nationaliste et communiste. La situation de la famille Xie, dont le chef devenait de plus en plus dépendant de l'opium, ne faisait pas exception malgré l'exploitation de 40 acres de terre et d'une huilerie. Déjà harassée par ses incessants trajets jusqu'à Luzhou, la mère de Dingzhu fut bientôt accablée de ne plus recevoir de nouvelles de sa fille. Des voisins malveillants commencèrent à raconter que celle-ci était devenue la maîtresse d'un officier de l'armée du Guomindang et autres balivernes. En fait, la jeune rebelle et quelques camarades d'université avaient pris la décision de rejoindre les forces révolutionnaires en gagnant Cangzhou 沧州, une zone libérée de la province du Hebei. Pour franchir les lignes nationalistes, elle joua sur son apparence chétive en se faisant passer pour une enfant de réfugiés... À Luzhou, où l'on ignorait encore tout de son engagement politique, sa mère, rongée par la colère et le chagrin, mourut de dysenterie alors que les ragots se multipliaient. Ce n'est qu'après la victoire communiste que Xie put reprendre progressivement contact avec les siens et son pays natal.



Xie Dingshu (à droite et à gauche au milieu de ses camarades à Cangzhou)

Au service du peuple

Dans le Nord, Xie Dingshu avait intégré les rangs du parti travaillant successivement dans le comté de Cang pour le ministère de l'industrie urbaine puis à l'Université Zhengding 正定 du Hebei, avant de rejoindre l'armée et d'occuper des fonctions administratives au sein de l'état-major général. Affectée dans la province du Shanxi, elle prit sa retraite en 1985 à Taiyuan. Entre-temps, son ardeur révolutionnaire l'avait amenée à livrer une nouvelle lutte, non plus contre les injustices et les

inégalités d'une société corrompue mais contre un ennemi sans visage : le spectre de la désertification qui hantait ces régions du Nord où son destin l'avait conduite. En garnison dans la région de Taiyuan, elle ne tarda pas à souffrir du spectacle quotidien de ces étendues jaunes balayées par des vents chargés de poussière. À l'instar du personnage de Giono, elle « avait jugé que ce pays mourait par manque d'arbres ». C'est ainsi que naquit le rêve fou d'y amener les couleurs qui avaient enchanté son enfance, une mission qu'elle allait poursuivre jusqu'à son dernier souffle. Dès 1976, au sortir de la révolution culturelle, elle se consacra entièrement à la cause du « verdissement de la patrie » se faisant l'avocate du reboisement partout où elle le pouvait, du canton de Hesuo 合 索 , dont elle était devenue familière, jusqu'aux steppes de la Mongolie intérieure. Il fallait pour cela convaincre les familles paysannes, aller à leur rencontre et vaincre les préjugés ainsi que les habitudes ancestrales d'utiliser le moindre arbuste pour nourrir les chèvres et autres usages ne laissant pas le temps de la croissance. Très vite, sa frêle silhouette devint familière parmi les familles de la région qui recevaient ses visites et écoutaient ses arguments. Enseignante dans l'âme, elle continua ainsi sa lutte contre les archaïsmes et l'ignorance, promenant partout un petit sac à dos jaune tout délavé où était inscrit le slogan « au service du peuple » (*wei renmin fuwu* 为人民服务). Les détracteurs de la Chine, qui aujourd'hui sont légion, ne veulent voir que les conséquences négatives des efforts colossaux qui, depuis Mao, ont permis à cet immense pays de devenir une puissance majeure. Ce faisant, ils ignorent, souvent délibérément, le versant lumineux de la révolution chinoise : un altruisme et un sens du sacrifice capable de déplacer des montagnes dont Xie Dingshu fut une parfaite incarnation.



Xie Dingshu, pédagogue

Déplacer des montagnes et y faire pousser des forêts

« Yugong déplace des montagnes » (*yugong yishan* 愚公移山) est une célèbre fable qui en dit long sur les capacités hors normes du peuple chinois. Il suffit de regarder ses accomplissements depuis la proclamation de la république populaire en 1949, cela au sortir d'une suite d'épreuves effroyables qui se succédèrent pendant un siècle et laissèrent le pays exsangue, maintenant sa population pléthorique dans un état de pauvreté et d'analphabétisme quasi général (80% de la population)... Pendant que les pays occidentaux mettaient à profit la politique d'ouverture économique prônée par Deng Xiaoping pour se désindustrialiser _ laissant à d'autres les effets néfastes d'une production à bas coûts _ les Chinois firent ce qu'ils savent faire de mieux : travailler avec une volonté inflexible. À sa modeste échelle, Xie Dingshu contribua toute sa vie à cet effort collectif mais avec une vision en avance sur son temps. Alors que la Chine acceptait de devenir l'usine du monde, elle prévoyait déjà quant à elle ce qui adviendrait par la suite avec l'adoption en 2015 par le gouvernement chinois

d'une politique environnementale ambitieuse. Aujourd'hui, on ne compte pas les habitants qui, grâce à elle, purent planter gratuitement sur leurs parcelles de terre des arbres fruitiers dont elle fournissait les plants, tenant à faire toutes les dépenses et allant jusqu'à fournir gracieusement des ouvrages scientifiques ainsi que du matériel scientifique. Au début de l'été 2000, alors qu'elle était immobilisée en raison d'une blessure à la jambe, elle finança ainsi elle-même le transport par camion de mille livres de graines d'orme jusqu'au sous-district militaire de la ville de Dongsheng 东胜, en Mongolie intérieure. Ayant reçu un dédommagement en retour, elle renvoya prestement cet argent qui, selon elle, pouvait être mieux employé ailleurs... Militante, prosélyte d'une « politique des arbres » (J. Giono), Xie Dingshu fut également une innovatrice. Se fondant sur sa riche expérience, elle développa une technique de plantation dite « méthode de la terre virtuelle » (*xutufa* 虚土法) dont la principale caractéristique est de ne pas compacter le sol, procédé qui a fait l'objet d'un brevet national. Épuisée par un travail incessant et une vie de privations, la « Toquée des arbres » (*shuchi* 树痴) a rendu son dernier souffle en 2007 laissant pour héritage de véritables forêts sorties de « de son âme et de ses mains ». En paraphrasant la nouvelle de Giono, je dirai pour conclure que l'action de cette femme, dépouillée de tout égoïsme et dirigée par une générosité sans exemple, a laissé sur le monde des marques visibles qui témoignent de ses qualités exceptionnelles.

José Carmona

www.shenjiying.com



Si Mo et sa laolao 姥姥
(grand-mère du côté maternel)